

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 30

Artikel: L'edelweiss
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'entendre. Quelques-uns prétendent que dans toutes les grandes villes on a pour principe de mettre un bouchon aux grands boulevards. Ils citent à l'appui l'Arc de triomphe de l'Etoile à l'extrémité des Champs-Élysées.

Tout à coup, cette question d'esthétique est tranchée par M. Braillard, qui fait une remarque frappante tout le monde : c'est que l'Arc de triomphe est pavé et qu'on passe dessous, tandis qu'en Chissiez, on ne pourrait passer ni dessous ni dessus la Justice.

Sur ce, les convictions de bon nombre d'assistants s'affermissent.

Et j'en saute, croyez-le, des discours et des vues divergentes sur toutes les faces de la question.

M. Morel demande le renvoi de la discussion jusqu'à plus amples renseignements. On proteste, en demandant de passer à la votation. La salle est agitée, fatiguée; plusieurs sont décidés à coucher sur les bancs. Le gaz qui baisse semble s'associer à cette résolution.

M. Morel retire sa proposition.

L'agitation continue; les uns persistent à demander qu'on passe à la votation, d'autres réclament le pétrole.

Enfin, M. le Président Bonnard voyant venir le moment où le Conseil, dans l'obscurité, devra voter à tâtons, s'efforce de hâter les opérations.

Quelques instants s'écoulent, Montbenon triomphe, l'assemblée se disperse et respire !
L. M.

L'edelweiss. — On sait que cette petite plante, à fleurs de laine blanche qui croît dans les hautes Alpes, est le souvenir par excellence que rapportent tous les étrangers de leurs excursions hardies dans les régions neigeuses de la Suisse. L'on n'a pas gravi le Rhigi si l'on n'y a cueilli quelque fleur d'edelweiss. Aussi la plante si recherchée devient-elle de plus en plus rare et tend-elle à disparaître de plusieurs plateaux alpestres.

La Suisse n'a cependant pas, comme on pourrait le croire, le monopole de l'edelweiss. Bien que très peu de plantes soient communes aux deux hémisphères, on vient de le découvrir en Amérique, à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, sur le mont Rainier.

Cette plante paraît aussi vouloir s'acclimater parfaitement dans les îles Britanniques et en Belgique. On a réussi dernièrement à la cultiver en Angleterre sur des terrains qui ne sont pas à plus de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, et on a pu voir, cette année, des edelweiss dans les parterres du Jardin botanique de Bruxelles.

L'eau trop pure. — Si tous les hygiénistes recommandent, surtout dans les grandes villes, de ne jamais boire de l'eau sans l'avoir au préalable stérilisée, soit par filtrage, soit par ébullition, il paraît que cette stérilisation ne doit pas être cependant trop complète. Un médecin allemand, qui s'est livré à de patientes recherches sur la question, prétend même qu'il ne convient pas de détruire tous les microbes et que, bien plus, de l'eau chimiquement pure produit sur l'estomac les effets d'un poison dangereux.

D'après les observations qu'il vient de publier dans une revue médicale de Berlin, nous voyons que l'eau réellement potable doit contenir, outre les gaz et les sels indispensables, une certaine proportion de microbes qui en facilitent la digestion.

A l'appui de sa théorie, le médecin allemand cite, entre autres, les sources de Gastein, dans le duché de Salzbourg (Autriche), qui, depuis des siècles, sont connues sous le nom de « sources empoisonnées ».

Or, les analyses les plus sévères n'y ont jamais relevé la moindre trace de poison. C'est l'extrême pureté de ces eaux naturelles et l'ab-

sence complète des micro-organismes favorables qui sont la seule cause de leur indigestibilité.

La population du Hasli.

MEYRINGEN

La population du Hasli, au canton de Berne, est réputée comme l'une des plus belles de la Suisse. Cette race est depuis longtemps célèbre entre celles de toutes les vallées des Alpes. D'anciennes traditions, conservées dans ses archives et dans des chansons populaires, font venir les habitants du Hasli d'une colonie sortie de l'Ost-Frise et de la Suède. Lorque, dans la guerre de trente ans, Gustave-Adolphe réclama l'alliance des Suisses, il se fonda principalement sur cette antique affinité des peuples de cette partie des Alpes suisses avec la nation suédoise.

Voici ce que nous lisons dans une relation de voyage en Suisse, par Raoul-Rochette, sur la population du Hasli :

« Les hommes y sont généralement de la plus haute stature et sveltes, quoique très robustes. Mais les femmes surtout étalent des formes, une physionomie, un maintien, qui mériteraient d'exercer les pinceaux de nos plus habiles artistes. Leur teint est d'une blancheur éblouissante et d'un coloris admirable. Elles mettent aussi à le conserver plus de précautions qu'on n'en devrait attendre d'un peuple pasteur. Occupées presque uniquement des soins intérieurs du ménage, elles prennent peu de part aux travaux de la campagne. Elles ne s'exposent que rarement aux rayons du soleil qu'à l'abri de larges parasols, et ne quittent jamais leurs gants, même en travaillant à la récolte du foïn.

« J'ai vu, dans l'intérieur des maisons, plusieurs de ces femmes avec des gants longs de soie noire, dont la couleur tranchait d'une manière bizarre avec leurs longues manches de toile bien fine et bien blanche; et je ne crois pas avoir remarqué à Meyringen des paysannes au visage hâlé que celles à qui l'âge rendait désormais superflu le soin de leur teint et de leur figure.

« Le costume des femmes du Hasli n'est guère flatteur. Leur jupon, qui s'attache au-dessus des hanches, est tellement étoffé et roide tout à la fois, qu'il a parfaitement la forme d'une cloche, d'où s'élance un buste fort bien dessiné, mais non moins mal à propos couvert d'un large plastron en velours noir qui monte jusqu'au menton. Elles ont ordinairement la tête nue et les cheveux tressés en rond; les filles seules ont le privilège de laisser pendre ces tresses le long de leur dos. Elles ne portent presque jamais de chapeau; leur coiffure la plus usitée est un mouchoir de toile de coton rouge et bleu, dont elles se couvrent presque tout le visage, quand elles travaillent aux champs.

« Ce qui distingue particulièrement le peuple de cette vallée ce sont les relations des deux sexes. La contenance réservée des Hasloises annonce en elles de la dignité de caractère, plus qu'un défaut de sensibilité; leur maintien toujours noble, leur démarche imposante, n'admettraient pas les manières si gauches, les agaceries si maussades d'autres villageoises. Mais elles ne manquent ni d'enjouement, ni de gaieté, et lorsqu'elles se livrent au plaisir, c'est avec l'air franc et décidé qu'elles portent dans toutes leurs actions.

« Voici un très curieux côté des mœurs de la contrée : D'abord après le service divin, les garçons se réunissent sous le portail de l'église, et les filles passant devant eux vont droit au cabaret, en ayant soin toutefois de n'y entrer que par une porte dérobée. Elles se font livrer la clef d'une chambre isolée, dont elles ferment

les rideaux, s'il y en a; dans le cas contraire, c'est leur tablier qui en tient lieu; puis elles s'asseyent en rond, et chaque fois que la porte s'ouvre, sous la main d'un étourdi, elles se couvrent le visage de leurs mouchoirs pour ne pas être reconnues : car c'est surtout le mystère qui doit assaisonner leurs plaisirs.

« Les garçons arrivent à leur tour et apportent du vin. Leurs belles y joignent des fruits secs, des noix et des petits gâteaux d'une pâte très fine et très croquante.

« Les plus aimables jeux se prolongent à la suite de ce frugal repas; et tandis que la pudeur de ces jeunes filles ne saurait être déterminée à paraître un seul instant dans la salle commune du cabaret, elles passent, sans la moindre difficulté, des journées entières et même des nuits, dans une chambre séparée, parmi des hommes de leur âge et de leur connaissance intime. Ce qui semblera plus étrange encore, c'est qu'au milieu d'une conduite en apparence si libre, et malgré une familiarité si grande, jamais le moindre désordre, jamais le plus léger scandale ne déshonorent ces réunions. Les garçons, contenus par la présence de leurs belles, y apprennent à fuir les excès, ailleurs si connus, de l'ivrognerie. La bonne foi mutuelle éloigne jusqu'à l'idée d'une autre sorte d'ivresse plus dangereuse encore. Les doux propos ne s'y émanent jamais jusqu'au point d'intimider la pudeur, et l'amour n'y sait plaire que sous les traits de l'innocence. »

Comme les lignes qui précèdent ont été écrites en 1820, nous désirerions beaucoup savoir si les mœurs excessivement curieuses qu'elles nous décrivent existent encore. Il y a, sans doute, parmi nos lecteurs, de nombreux touristes qui connaissent Meyringen; ils seraient fort aimables en voulant bien nous renseigner à ce sujet.

Une fête des promotions

AU COMMENCEMENT DU SIÈCLE.

L'écolier orateur.

C'était peut-être vers 1810 ou 1811. M. Auguste Pidou présidait la cérémonie des promotions du Collège académique. La solennité avait lieu dans la cathédrale de Lausanne, en présence des autorités du canton. Suivant l'usage, le recteur fit sentir les avantages de l'ordre, de la discipline et de la surveillance dans les établissements d'instruction publique. Puis, un des écoliers promus, l'orateur, selon l'expression reçue, monta dans une petite tribune et débita à son tour sa harangue.

Cette fois, l'écolier était le jeune Pidou, le fils du président du Conseil académique, et il s'exprima en ces termes :

« C'est sans doute par une sorte d'ironie qu'on donne le nom d'orateur à celui d'entre nous qui, après le discours de M. le recteur, a l'honneur de vous occuper un instant. Orateur ! Eh ! comment aucun de nous pourrait-il l'être ? A peine échappés du Collège, nous allons seulement entrer dans l'auditoire où les premiers éléments de l'éloquence s'acquièrent. Ah ! que je voudrais bien en posséder déjà quelque teinture pour exprimer ici, au moins faiblement, tous les sentiments dont mes camarades et moi sommes aujourd'hui comme enivrés : amour et reconnaissance pour nos anciens maîtres ; ambition d'ouïr et désir de satisfaire par notre application ceux sous qui nous allons passer ; tendresse et vénération filiale pour nos chers parents, spectateurs indulgents, si ce n'est même peut-être partiaux de nos petits succès ; enfin respect profond pour tous ces magistrats, pour tous ces pères de la patrie qui n'ont pas dédaigné d'interrompre un mo-